

CRISE DU TEXTE, TEXTE DE LA CRISE

Figures de la famille et ordre social dans le livre I des *Confessions*

— Essai de commentaires systématiques —

L'attention au *dedans* nous reporte au *dehors*. Par son arbitraire même, la clôture du texte rend inévitable le mouvement de l'ouverture. Il se peut que la structure déchiffrée au fort grossissement, au niveau d'un agencement syntaxique, fasse découvrir son homologue à un autre niveau, non plus dans le texte d'une page isolée, mais à l'échelle d'une œuvre entière, d'un moment de l'histoire¹.

I. La fracture

Dans le livre I des *Confessions* de Rousseau, à un moment décisif du récit où l'on assiste à l'installation du héros chez le graveur Ducommun, l'attention du lecteur est retenue par le surgissement d'un texte extraordinaire :

¹ Jean Starobinski, « La littérature — le texte et l'interprète », dans *Faire de l'histoire*, tome II, *Nouvelles approches*, sous la direction de Pierre Nora et Jacques Le Goff, Gallimard, 1974, p.178.

Accoutumé à une égalité parfaite avec mes supérieurs dans la manière de vivre, à ne pas connaître un plaisir qui ne fût à ma portée, à ne pas voir un mets dont je n'eusse ma part, à n'avoir pas un désir que je ne témoignasse, à mettre enfin tous les mouvements de mon cœur sur mes lèvres, qu'on juge de ce que je dus devenir dans une maison où je n'osais pas ouvrir la bouche, où il fallait sortir de table au tiers du repas, et de la chambre aussitôt que je n'y avais rien à faire, où sans cesse enchaîné à mon travail, je ne voyais qu'objets de jouissances pour d'autres et de privations pour moi seul, où l'image de la liberté du maître et des compagnons augmentait le poids de mon assujettissement, où dans les disputes sur ce que je savais le mieux, je n'osais ouvrir la bouche, où tout enfin ce que je voyais devenait pour mon cœur un objet de convoitise, uniquement parce que j'étais privé de tout².

Surprenant, d'abord, par la longueur démesurée de l'unique phrase qui le compose, longueur défiante et comme annulant d'avance toute tentative de traduction dans une langue non apparentée comme le japonais, qui se veut fidèle à la forme même de l'écriture. Surprenant aussi par la complexité de la structure syntaxique qui, à côté d'un simple énoncé mettant l'accent sur la successivité linéaire des changements survenus³, se présente comme un dispositif spécifique propre à créer un véritable effet de spatialisation bipolaire. De fait, ce qui est tout à fait remarquable dans cette longueur extrême, c'est que divisée ou cassée en deux, elle met en scène deux mondes en équilibre tout à la fois conflictuel et précaire. Un monde sans désir (ou, plus exactement, sans nul désir en suspens — le désir, immédiatement satisfait, n'a point le temps de se manifester) posé en quelques traits distinctifs fait contraste, au-delà du

² Jean-Jacques Rousseau, *Confessions*, livre 1, dans les *Œuvres complètes* (en abrégé *O.C.*), Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1959, tome I, p.31. L'orthographe de Rousseau a été partout modernisée.

³ « J'étais hardi chez mon père, libre chez M. Lambercier, discret chez mon oncle ; je devins craintif chez mon maître, et dès lors je fus un enfant perdu. » *Ibid.*

raconter⁴.

Accoutumé à

- une égalité parfaite avec mes supérieurs dans la manière de vivre
 - ne pas connaître un plaisir qui ne fût à ma portée
 - ne pas voir un mets dont je n'eusse ma part
 - n'avoir pas un désir que je ne témoignasse
 - mettre enfin tous les mouvements de mon cœur sur mes lèvres
- ◇ segment-pivot : (qu' on juge de ce que je dus devenir dans une maison où)
- dans les disputes sur ce que je savais le mieux je n'osais ouvrir la bouche
 - l'image de la liberté du maître et des compagnons augmentait le poids de mon assujettissement
 - sans cesse enchaîné au travail, je n'y voyais qu'objets de jouissance pour d'autres et de privations pour moi seul
 - il fallait sortir de table au tiers du repas, et de la chambre aussitôt que je n'y avais rien à faire
 - je n'osais pas ouvrir la bouche

◇ segment qui résume le second ensemble thématique :

⁴ On conviendra que l'existence ou plutôt la perception d'une série d'événements est la condition indispensable à la constitution d'une histoire. L'état de nature tel qu'il est conçu et décrit dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité* est justement un état sans événement où « toutes choses marchent d'une manière si uniforme, et où la face de la terre n'est point sujette à ces changements brusques et continuels qu'y causent les passions et l'inconstance des peuples réunis ». (O.C., III, p.136.)

segment-pivot placé au milieu (« qu'on juge de ce que je dus devenir dans une maison »), avec celui où rien de ce qui tente et enchante le cœur de Jean-Jacques ne trouve d'issue heureuse. Inutile de préciser que l'exigence formelle étant là, ce monde barrant toute voie à la satisfaction du désir est figuré au moyen de marques qui constituent comme l'envers des caractéristiques du monde précédent. En parcourant le texte d'un bout à l'autre, la conscience lectrice fait donc l'expérience d'une fracture décisive révélée par des thèmes antinomiquement jumelés : égalité / inégalité, plaisir / peine, désir satisfait / privation douloureuse, liberté / assujettissement, parole libérée / parole étouffée (voir ci-dessous la présentation tabulaire de la phrase). Le dispositif phrastique est ainsi le faisceau des motifs essentiels qui ponctueront l'ensemble du récit autobiographique. Sans doute pourrait-on montrer, en prêtant attention à des échos qui se répondent, à des rapprochements qui se font par-delà la linéarité du texte, que la structure paradigmatique des moments de bonheur ou des gaietés langagières, par exemple, obéit à un agencement syntagmatique lié à la présence d'un milieu analogue à ce que je viens de nommer « un monde sans désir ». Mais qu'est-ce que ce monde sans désir ? Il est peut-être temps de l'appeler de son vrai nom : la famille. En effet, ce qui me paraît significatif, c'est le fait que le bouleversement radical mis en jeu dans notre texte est un événement singulier s'il en fût qui affecte le héros au moment précis où celui-ci s'éloigne de la sphère familiale pour affronter pour de bon l'intolérable hostilité du système social. Passer d'un *dedans* intime à un *dehors* social, franchir le seuil de la maison, tel est donc le geste décisif de Jean-Jacques avec tout ce que cela comporte d'attrayant et de périlleux, avec tous les horizons que cela ouvre pour le meilleur et pour le pire. Telle est aussi son expérience première en ce sens qu'elle offre, nous allons le voir, comme une charpente fondamentale du récit au sein du livre I des *Confessions*. Expérience sans laquelle il n'y aurait même pas une histoire à

apparence, une cohésion capable d'assurer à chacun de ses membres la joie d'en faire partie, si l'on excepte le cas de figure présenté par le frère qui, par ailleurs, ne fait que focaliser le rapport affectif sur le héros en disparaissant très vite de l'horizon textuel.

Cela dit, il convient de souligner, au niveau des moyens d'expression mis en œuvre, la répétition insistante d'une forme linguistique qui, cristallisant autour du verbe « environner », sert ici à créer un effet d'espace indissociable du bonheur vécu :

(...) les enfants des rois ne sauraient être soignés avec plus de zèle que je le fus durant mes premiers ans, idolâtré de *tout ce qui m'environnait*, et toujours, ce qui est bien plus rare, traité en enfant chéri, jamais en enfant gâté⁵.

Mon père, ma tante, ma mie, mes parents, nos amis, nos voisins, *tout ce qui m'environnait* ne m'obéissait pas à la vérité, mais m'aimait⁶.

La sérénité d'âme de cette excellente fille (=tante Suzon) éloignait d'elle et de *tout ce qui l'environnait* la rêverie et la tristesse⁷.

Peu importe que le complément d'objet soit tantôt Jean-Jacques, tantôt « cette excellente fille » qu'est tante Suzon. L'essentiel, c'est la constance du dispositif syntagmatique formé par la jonction de la construction relative « tout ce qui... » d'une part et du verbe « environner » de l'autre. Une même structure tout à la fois lexicale et grammaticale, par son retour obsédant, parvient à conférer à l'image de la famille un certain rapport de paix et d'harmonie spatiale. On peut remarquer à cet égard que dans l'épisode du vin d'Arbois placé dans le livre VI des

⁵ O.C., I, p.10. C'est moi qui souligne. Pour l'ensemble des notes, le soulignement m'appartient désormais sauf indication contraire.

⁶ *Ibid.*

⁷ O.C., I, p.11.

(tout enfin ce que je voyais devenait pour mon cœur
un objet de convoitise)

II. Figures de la famille

Dans les premières pages des *Confessions*, l'espace familial et ses formes substitutives apparaissent non pas comme un lieu parmi d'autres, mais comme le seul lieu propice à l'émergence et l'épanouissement du sentiment de bonheur. Certes, par la mort tragique de la mère survenue à la suite de la naissance du héros, la famille souffre dès l'origine comme d'un manque toujours à pourvoir (manque qui sera vécu par le héros tout au long de sa vie sur le mode d'une dette jamais remboursable qu'il a contractée avec lui-même) ; mais il n'empêche que jusqu'à un certain moment de son enfance qui correspond, comme on l'a vu, au début de son apprentissage chez le maître Ducommun, Jean-Jacques n'a cessé de bénéficier d'un environnement familial qui cautionne l'intensité et la réciprocité des liens d'affection, même s'il a eu affaire à des personnages différents (non apparentés, parfois) au gré de ses déplacements géographiques entre sa ville natale et Bossey. Essayons donc de suivre pas à pas cette histoire familiale en mutation continue.

1. Genève I

D'abord, à Genève, dans la famille originaire issue d'une formation parentale particulière qui répond par une sorte d'indistinction première au schéma anthropologique de la pensée rousseauiste, le héros baigne dans une euphorie qui, pour être durable, semble ne dépendre que de la douceur des relations qu'il entretient avec son entourage. Une tante du côté paternel nommée Suzanne et une gouvernante que l'enfant appelle affectueusement « ma mie Jacqueline » suppléant à la trop cruelle absence de la mère, la famille conserve, selon toute

Confessions, le même verbe est employé pour évoquer les objets volables disposés autour du précepteur des enfants de Monsieur de Mably, et vers lesquels celui-ci se tourne dès qu'il se voit douloureusement coupé de tout lien d'affection⁸. Mais ici l'affectivité ne connaît pas encore cette division malheureuse qui sépare le monde humain et le monde objectal. Au contraire, les êtres et les objets semblent se confondre comme pour supprimer leur différence dans ce « tout » à la fois indivisible et indéterminé. Sinon comment comprendre cette insouciantes juxtaposition en somme très curieuse de la catégorie humaine (« Mon père, ma tante, ma mie, mes parents, nos amis, nos voisins ») et de la catégorie objectale (« tout ce qui... »), et surtout la mise en position de sujet de cette dernière, alors que les verbes (« obéissait » et « aimait ») semblent exiger expressément un sujet humain ?

Contrairement à l'espace social, l'espace familial (l'espace domestique pris comme espace coextensif à la famille proprement dite) est donc un espace égalitaire, non pas parce que la fonction de l'un est égale à celle d'un autre (on n'en sait pas grand chose), mais parce que les cooccupants de cet espace ne sont définis d'aucune manière, sinon par leur statut familial, pour fusionner dans une totalité indifférenciée. Cet effet d'indécision ou d'indistinction est à rapprocher, sans nul doute, de la fiction de l'identité chronologique des deux mariages (celui des parents de Jean-Jacques et celui de son oncle Gabriel Bernard, frère de sa mère, avec une des sœurs de son père⁹) aussi bien que de

⁸ « *Environné* de petites choses volables que je ne regardais même pas, je m'avisai de convoiter un certain petit vin blanc d'Arbois très joli, dont quelques verres que par-ci par là je buvais à table m'avaient fort affriandé. » *O.C.*, I, p.268.

⁹ « Gabriel Bernard frère de ma mère devint amoureux d'une des sœurs de mon père ; mais elle ne consentit à épouser le frère qu'à condition que son frère épouserait la sœur. L'amour arrangea tout, et les deux mariages se firent le même jour. » *O.C.*, I, p.6. Or, en fait, selon M. Raymond et B. Gagnebin, un intervalle de près de cinq ans

l'extraordinaire ambiguïté parentale qui règne dans l'impromptu de la mère¹⁰.

L'espace familial est aussi un espace de l'immédiateté. Le texte le signifie au moins de deux manières qui se trouvent d'ailleurs dans un rapport de complémentarité réciproque : la vue et l'ouï seront, tour à tour et en même temps, les voies d'accès au monde les plus adéquates dans la mesure où celui-ci s'étale devant l'enfant comme une sorte de prolongement de son propre corps. D'où l'importance accordée au vocabulaire de la *proximité* (dont fait partie aussi le verbe « environner ») et la *voix* qui est, dans la métaphysique occidentale, la forme même de la présence à soi, excluant l'extériorité de l'espace dans la production du signifiant¹¹. Qu'on lise, par exemple, les lignes

sépare les deux célébrations.

¹⁰ « Ces deux Messieurs qui sont absents / Nous sont chers de bien des manières ; / Ce sont nos amis, nos amants ; / Ce sont nos maris et nos frères, / Et les pères de ces enfants. » C'est Philippe Lejeune qui attire notre attention sur la *fonction* de cet impromptu. Rousseau prétend le citer en note pour « montrer l'habileté et les talents de sa mère ». Mais, ce n'est qu'un effet de surface. Le véritable sens de ces vers consiste dans le brouillage des liens de parenté dû à l'emploi ambigu du possessif « nos ». Au niveau des faits, un homme a épousé une femme et le frère de celui-ci la sœur de celui-là. L'emploi du possessif autorise, pourtant, à penser que chaque femme épousant son propre frère, les deux messieurs sont simultanément frères et maris. C'est une interprétation à écarter bien sûr, mais il n'en reste pas moins qu'elle est suggérée par la construction grammaticale. Il faut bien noter que tous les rôles sont confondus comme pour gommer toute trace de *différence*. La possibilité même d'échanger son mari contre celui de l'autre n'est pas exclue sémantiquement. Une telle image de l'union sexuelle peut être saisie comme un transfert littéraire de la vision de l'histoire présentée dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité* et dans l'*Essai sur l'origine des langues*. Voir Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Seuil, 1975, p. 101.

¹¹ « L'entendement infini de Dieu est l'autre nom du logos comme présence à soi (...). Or le logos ne peut être infini et présent à soi, il ne peut *se produire comme auto-affection*, qu'à travers la *voix* : ordre de signifiant par lequel le sujet sort de soi en soi, n'emprunte pas hors de

suivantes :

Hors le temps que je passais à lire ou écrire *auprès* de mon père, et celui où ma mie me menait me promener, j'étais toujours avec ma tante, à la *voir broder*, à l'*entendre chanter*, assis à côté d'elle, et j'étais content¹².

Les mots soulignés, qu'ils appartiennent à la catégorie des unités lexicales pleines ou à celle des fonctions grammaticales, sont ceux qui contribuent, par la force évocatrice d'un sentiment du *proche* à la fois visuel et sonore, à la constitution de ce qu'on pourrait appeler une poétique de l'immédiateté. On remarquera surtout la vision microscopique que suggère « la voir broder », et qui est relayée par la phrase contiguë au passage précité : « son enjouement, sa douceur, sa figure agréable, m'ont laissé de si fortes impressions, que je *vois* encore son air, son regard, son attitude (...) je dirais comment elle était vêtue et coiffée, sans oublier les deux crochets que ses cheveux noirs faisaient sur les tempes, selon la mode de ce temps-là¹³. » Il faut souligner aussi la valeur primordiale attribuée à la *voix* de tante Suzon, sur ce « filet de *voix* fort douce » avec lequel elle chantait « une

lui le signifiant qu'il émet et qui l'affecte en même temps. Telle est du moins l'expérience — ou conscience — de la voix : du s'entendre-parler. Elle se vit et se dit comme exclusion de l'écriture, à savoir de l'appel à un signifiant « extérieur », « sensible », « spatial » interrompant la présence à soi. » Jacques Derrida, *De la grammatologie*, Minuit, p.146, 1967. Le même auteur écrit : « Elle (la voix) produit un signifiant qui semble ne pas tomber dans le monde, hors de l'idéalité du signifié, mais rester abrité, au moment même où il atteint le système audio-phonique de l'autre, dans l'intériorité pure de l'auto-affection. Elle ne tombe pas dans l'extériorité de l'espace et dans ce qu'on appelle le monde, qui n'est rien d'autre que le dehors de la voix. Dans la parole dite « vive », l'extériorité spatiale du signifiant paraît absolument réduite. » (p.236.)

¹² O.C., I, pp.10-11.

¹³ *Ibid.*

quantité prodigieuse d'airs et de chansons¹⁴. » Certes, il est vrai que cette voix n'est atteignable qu'à travers au moins deux médiations qu'on ne saurait ignorer : d'abord, la voix du vieillard édenté qu'est le Jean-Jacques des *Confessions*, puis, plus fondamentalement, la transcription de la chanson « Tircis, je n'ose / Ecouter ton chalumeau... ». Et dans le caractère lacunaire de cette transcription se cache en fait, comme une vérité refoulée, interdite, le rapport ambivalent de l'écrivain à l'écriture : écriture qui restitue la parole, en même temps qu'elle la mine fatalement en la doublant de signes graphiques¹⁵. La voix de tante Suzon ne tient peut-être qu'aux trous de mémoire, qu'à la précarité des blancs d'écriture¹⁶... Mais acceptons ici le *fantasme* de Rousseau, qui semble vouloir conférer au monde auroral de sa plus tendre enfance l'empreinte d'une pure oralité, d'une sonorité vocale toute particulière.

C'est sans doute dans le cadre de ce fantasme qu'on peut comprendre aussi l'intervention du thème de la lecture. La bibliothèque de la mère de Jean-Jacques procure des romans, tandis que celle de son grand-père maternel est constituée essentiellement d'ouvrages relevant de la morale : deux domaines donc bien distincts, séparés dans leur ordre d'apparition, et qui répondent à deux aspects contradictoires de la structure psychologique de Rousseau (nous y reviendrons) ; ils seront néanmoins explorés sur le même mode de lecture à haute voix qui réunit le père et le fils dans une communion heureuse. La lecture n'est pas encore affectée de ce trait moderne de la solitude, qui caractérisera plus tard la situation de l'apprenti

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ La recherche d'un langage qui, au-delà de sa fonction instrumentale de médiation, serait en même temps le lieu d'une expérience immédiate, tel est, rappelons-le, le sens de l'entreprise littéraire de Rousseau. Voir Jean Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau, la transparence et l'obstacle*, Gallimard, 1971, pp.238-239.

¹⁶ Cf. Louis Marin, *La voix excommuniée*, Galilée, 1981.

graveur aussi bien que celle du précepteur des enfants de Monsieur de Mably à Lyon ; elle est une expérience du partage qui, en rassemblant les deux êtres autour d'une voix, illustre à merveille la plénitude de la présence *réci-proque* de l'un en face de l'autre : « (...) nous lisions, écrit Rousseau, tour à tour sans relâche, et passions les nuits à cette occupation¹⁷. »

Mais à lire le texte de plus près, on s'aperçoit que ce n'est pas seulement la pratique de la lecture qui mérite d'être qualifiée de « réci-proque » : l'idée de réciprocité détermine en effet l'ensemble des relations interpersonnelles telles qu'elles sont décrites dans le récit des origines. Confronté à l'ordre social, qui n'est en fait qu'un « grand désert humain¹⁸ » en ce que l'amour de Jean-Jacques demeure douloureusement sans réponse dans un conglomérat infini d'êtres solitaires s'affirmant en tant que « je » autonomes et isolés, l'ordre domestique apparaît comme un espace homogène doué d'une grande puissance communicative : la circulation de l'amour se faisant dans tous les sens, la famille est l'envers exact du monde du *je* solitaire. Caractérisée en son fondement même par un réseau serré de liens réci-proques, elle est avant tout l'effet de la présence perpétuellement renouvelée d'un *nous* solidaire. Il est intéressant de constater à cet égard que la forme du langage mis en œuvre (appelons-la le *style*) ne reste pas étrangère à cette idée : c'est l'utilisation marquée des expressions chiasmiques qui paraît à mes yeux symptomatique :

(...) mais je ne laissais pas de l' (=mon frère) aimer tendrement, et il m'aimait, autant qu'un polisson peut aimer quelque chose¹⁹.

Mon père, ma tante, ma mie, mes parents, nos amis, nos voisins, tout ce qui m'environnait ne m'obéissait pas à la vérité,

¹⁷ O.C., I, p.8.

¹⁸ Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Seuil, 1975, p.138.

¹⁹ O.C., I, p.9.

mais m'aimait ; et moi je les aimais de même ²⁰.

2. Bossey

Le second stade du bonheur est la période passée à Bossey. On sait que de très beaux commentaires lui ont été consacrés dans des ouvrages qui font date dans la tradition des études rousseauistes. Je pense aux belles pages laissées par Marcel Raymond ²¹, à l'éblouissante analyse de l'épisode du peigne brisé proposée par Jean Starobinski et qui est donnée, dans *La transparence et l'obstacle*, comme une sorte de point de départ de toute l'exploration de l'univers rousseauiste, et, enfin et surtout, aux réflexions lumineuses de Philippe Lejeune qui démonte, pièce par pièce, la machinerie textuelle de deux épisodes centraux, celui des fessées données par Mademoiselle Lambercier d'une part et celui du peigne brisé d'autre part ²². Ces trois lectures exemplaires, qui portent chacune la marque d'une approche toute personnelle, s'accordent à considérer les années passées à Bossey comme le point culminant de toute l'existence du petit Jean-Jacques. En effet, Bossey, avec ses traits si puissamment chargés d'un sentiment de bien-être, n'est rien d'autre qu'un paradis terrestre, une période de l'épanouissement du bonheur où le narrateur souhaiterait s'attarder le plus longtemps possible. La durée incomparable de la séquence en est une preuve suffisante. Je n'ai donc nullement l'intention de minimiser l'importance du moment Bossey. Ce que

²⁰ O.C., I, p.10.

²¹ Marcel Raymond, « Lecture du Premier Livre des *Confessions* » dans *Jean-Jacques Rousseau : la quête de soi et la rêverie*, José Corti, 1962.

²² Philippe Lejeune, « Le Livre I des *Confessions* », *Op. cit.*. Pour les deux épisodes centraux, je renvoie une fois pour toutes aux réflexions de Lejeune.

je voudrais essayer de faire, c'est tout simplement d'avancer quelques remarques à propos de cette « véritable jeunesse du monde²³ », en la plaçant délibérément dans la thématique générale de la *famille* comme fondement même d'une possibilité de bonheur, au lieu de lui conférer un statut exceptionnel et trop indépendant. Il s'agit au fond de savoir jusqu'à quel moment et sous quelle forme se conserve la structure familiale génératrice d'un réel sentiment de bonheur. C'est en gardant à l'esprit cette interrogation que je tâcherai, pour la période de Bossey ainsi que pour celle de Genève qui la suit, de relever les éléments narratifs qui me paraissent particulièrement significatifs, du point de vue de la production des effets de sens relatifs au thème de la félicité enfantine. On ne niera pas cependant que la séquence de Bossey, unité textuelle géographiquement déterminée, et distinguée par voie de conséquence des deux périodes genevoises antérieure et postérieure, ne doit être considérée en elle-même et pour elle-même. Être attentif à la continuité qui se signale dans la préservation d'un environnement familial, mais en même temps souligner ce qui différencie Bossey de la première époque genevoise, telle est donc la règle du jeu à laquelle il convient de se conformer à présent.

A la fin du récit des origines, dont on vient de dégager les temps forts, un accident survient : Isaac Rousseau, père de Jean-Jacques, est contraint de quitter la ville à la suite des démêlés qu'il a eus avec le Capitaine Gautier. Isaac confie son

²³ L'expression est utilisée par Rousseau dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité* pour désigner un état infiniment précaire qui se situerait à équidistance entre le pur état de nature et l'état de société. Il s'agit en somme d'un état qui ne relève ni tout à fait de la nature, ni tout à fait de la société. Rousseau parle de « société naissante » et de « société commencée » (*O.C.*, III, p.171). Dans l'histoire personnelle de Jean-Jacques, c'est l'époque de Bossey et, dans une moindre mesure, le stade familial de la seconde époque genevoise qui correspondent à cet état tout à la fois post-naturel et pré-social. Par le fait même d'être centrée sur la figure de la famille, mon interprétation s'écarte ici de celle de Philippe Lejeune.

fils à son beau-frère Gabriel Bernard. Celui-ci met alors en pension Jean-Jacques ainsi que son propre fils Abraham chez le pasteur Lambercier habitant à Bossey, village situé à quelques kilomètres de Genève.

Jean-Jacques est désormais séparé de sa famille. Ou plutôt, celle-ci paraît complètement éclatée avec la fuite de son frère et l'expatriation de son père. Il trouvera cependant dans la maison des Lambercier un réel encadrement familial, qui n'a rien à envier à d'authentiques liens du sang. La famille substitutive conserve en effet le caractère d'un espace harmonieux, en ceci que la *réciprocité* affective qui lui est propre ne semble pas avoir subi la moindre altération. On le reconnaît à plusieurs marques. D'abord, une attention toute particulière doit être prêtée à l'amitié qui unit Jean-Jacques à son cousin. L'exaltation passionnée d'une expérience de fusion existentielle, à laquelle ils se livrent d'un commun accord, s'instaure à travers l'idée d'*inséparabilité* qui s'énonce avec une insistance singulière :

(...) *nous séparer* était en quelque sorte nous anéantir. (...) non seulement nous ne pouvions vivre un instant *séparés*, mais nous n'imaginions pas que nous puissions jamais l'être. (...) Enfin nos deux caractères s'accordaient si bien, et l'amitié qui nous unissait était si vraie, que dans plus de cinq ans que nous fûmes presque *inséparables* tant à Bossey qu'à Genève, nous nous battîmes souvent, je l'avoue ; mais jamais on n'eut besoin de nous *séparer*²⁴.

Il ne serait pas inutile, d'autre part, d'ajouter que la mise en scène de cette fusion mythique entraîne une série d'inscriptions allant dans le sens de la suppression de toute différence, de toute discordance nuisibles à la cohésion d'un tout formé par les deux enfants. Le passage du *je* au *nous* repérable déjà dans les lignes qui viennent d'être citées et la valeur poétique attribuée aux mots « même » et « tout » sont ici comme les aboutissements nécessaires d'un programme thématique mis en place autour

²⁴ O.C., I, p.13.

du thème de la réciprocité affective :

*Nos travaux, nos amusements, nos goûts étaient les mêmes; nous étions seuls ; nous étions de même âge (...) tous deux d'un esprit facile à céder aux caresses, complaisants quand on ne voulait pas nous contraindre, nous étions toujours d'accord sur tout*²⁵.

La primauté accordée à l'amitié enfantine n'empêche pas néanmoins que le héros soit placé, si besoin est, au centre d'un univers soustrait à toute forme de violence qui risquerait d'en briser la douce monotonie *répétitive* :

*Etre aimé de tout ce qui m'approchait était le plus vif de mes désirs. J'étais doux, mon cousin l'était ; ceux qui nous gouvernaient l'étaient eux-mêmes. Pendant deux ans entiers je ne fus ni témoin ni victime d'un sentiment violent. Tout nourrissait dans mon cœur les dispositions qu'il reçut de la nature. Je ne connaissais rien d'aussi charmant que de voir tout le monde content de moi et de toute chose*²⁶.

En ce qui concerne cette dernière citation, on notera aussi que l'expérience de la totalité s'élargit jusqu'aux limites mêmes de l'espace domestique de Bossey où, d'ailleurs, comme dans la famille originaire de Genève, les êtres et les objets semblent se confondre au lieu d'entrer dans un rapport oppositionnel : la répétition symptomatique de « tout » et, surtout, la coordination de « tout le monde » et de « toute chose » en sont tout à fait révélatrices. Rien d'étonnant dès lors à ce que l'évocation de ce milieu, caractérisé toujours par le sentiment d'une *proximité* immédiate, soit prise en charge par cette construction relative «tout ce qui m'approchait », qui rappelle inmanquablement, tant par l'utilisation de la même structure syntaxique que par la similitude sémantique, la forme linguistique qui, par sa récurrence même, sollicitait notre attention : «tout ce qui m (l)'environnait ».

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *O.C.*, I, p.14.

Cela dit, il faudra tout aussi bien remarquer que la vie telle qu'elle se déroule à Bossey connaît déjà une première manifestation des méfaits liés à certains éléments d'ordre social. La situation doublement étrangère occupée par Jean-Jacques dans la maison des Lamercier — doublement étrangère, car, d'une part, celle-ci n'est au demeurant qu'une sorte de succédané, et d'autre part, la distance qui le sépare de la famille authentique est marquée par le fait que Jean-Jacques ne fait en réalité qu'accompagner le fils de son tuteur — conduit à la naissance d'une inégalité entre les deux cousins. Dans le tout harmonieux de l'espace familial apparaît donc cette légère fêlure qu'est le sentiment de *préférence*, éprouvé par les Lamercier à l'égard d'Abraham au détriment de Jean-Jacques. Mais, à peine découverte, cette fêlure est aussitôt réparée, de sorte que l'égalité, apparemment sauvegardée, continue à être l'un des attributs fondamentaux des rapports des deux enfants :

C'était un grand garçon fort efflanqué, fort fluet, aussi doux d'esprit que faible de corps, et qui n'abusait pas trop de la *prédilection* qu'on avait pour lui dans la maison, comme fils de mon tuteur. (...) Si, par faveur de ceux qui nous gouvernaient, il avait sur moi quelque ascendant sous leurs yeux ; quand nous étions seuls, j'en avais un sur lui qui *rétablissait l'équilibre*²⁷.

Nous voici en présence d'un des nombreux moments où, au sein même du travail d'élaboration du récit autobiographique, on découvre l'inscription d'une pensée anthropologique telle qu'elle est formulée dans le *Discours sur les sciences et les arts* et, d'une manière plus circonstanciée, dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*. Tout se passe comme si la nature, encore presque inentamée, avait le pouvoir de guérir le mal survenu. «Un infallible équilibre ajuste », écrit Jean Starobinski en commentant un passage du *Premier Discours*, « l'être et le paraître. Les hommes se montrent et sont vus tels qu'ils sont. Les apparences extérieures ne sont pas des obstacles, mais

²⁷ O.C., I, p.13.

des miroirs fidèles où les consciences se rencontrent et s'accordent²⁸. »

Toutefois, l'Histoire se met en mouvement avec l'épisode du peigne brisé au cours duquel le lecteur est invité à partager l'expérience douloureuse de Jean-Jacques accusé à tort d'avoir cassé le peigne de Mademoiselle Lamercier. L'épisode met en scène précisément l'irréparable divorce de l'être et du paraître. Rousseau n'est pas de ceux qui achètent le bonheur « au prix d'une ablation de l'Histoire et d'une immobilisation du monde²⁹ », pour reprendre l'expression de Roland Barthes parlant du « dernier des écrivains heureux » que fut Voltaire. La conviction profonde, inébranlable, qui fait jurer à Jean-Jacques qu'il n'avait même pas touché au peigne, ne se communique point à autrui. Une distance *séparatrice* s'instaure désormais entre les consciences. « L'attachement, le respect, l'intimité, la confiance, ne liaient plus, dit Rousseau, les élèves à leurs guides³⁰ » : expérience si importante que l'opacité intérieure entraînera inéluctablement une vision semblable de la nature, un obscurcissement sensible du paysage environnant : « La campagne perdit à nos yeux cet attrait de douceur et de simplicité qui va au cœur. Elle nous semblait déserte et sombre ; elle s'était comme couverte d'un voile qui nous en cachait les beautés³¹. » On comprend dès lors à quel point la fin de la séquence narrative consacrée à Bossey est liée, dans la chronologie personnelle de Rousseau, à une certaine idée de la crise. C'est en effet le moment d'un grand « bouleversement », selon ses propres termes, qui finit par détruire la « sérénité de (sa) vie enfantine³². »

²⁸ Jean Starobinski, *Op. cit.*, p.23.

²⁹ Roland Barthes, *Essais critiques*, Seuil, 1964, p.100.

³⁰ *O.C.*, I, p. 21.

³¹ *Ibid.*

³² *O.C.*, I, p. 20.

Mais, malgré tous ces symptômes de la dégradation, malgré tous ces signes révélateurs d'un *devenir* historique mis en jeu, on constate encore et toujours la prédominance d'un certain sentiment de bonheur, qui ne doit sa préservation qu'au maintien d'une structure familiale. Après une rupture radicale, qui, conformément au modèle du mythe religieux, fait apparaître dans le tissu narratif un *avant* et un *après*, le héros devra en affronter une autre dont les conséquences seront en un sens encore plus graves³³.

3. Genève II

Avec le retour des enfants chez Gabriel Bernard commence la seconde époque genevoise. Précisons tout de suite que par « Genève II », j'entends la phase heureuse de la vie à Genève qui redémarre à la suite de l'arrêt brutal du séjour à Bossey. Nous avons vu, en commençant la présente étude, qu'une véritable *rupture* était opérée par l'entrée du jeune Jean-Jacques

³³ Pour ce qui est de l'épisode du noyer de la terrasse, qui occupe une place assez considérable ne serait-ce que du point de vue du nombre de lignes, je renvoie là encore à l'analyse fort convaincante de Philippe Lejeune. Pour ma part, j'insisterai simplement sur l'effet de *retardement* ou de *ralentissement* de l'*histoire* créé par l'intervention tardive d'un tel épisode qui tend à se figer en un tableau ou une scène, ce qui n'est pas en contradiction avec le statut de Bossey en tant que moment le moins exposé au devenir historique. J'ajouterai par ailleurs que quelques noms propres (Aristide, Brutus, César) aidant, une certaine idée de la *romanité* est présente dans le texte, et qu'elle va sans doute de pair avec la problématique du Père castrateur, repérable dans la violence destructrice de M. Lambercier perpétrée à ce que celui-ci appelle précisément *aqueduc*. Le mot *aqueduc*, d'abord prononcé par le ministre, puis par Jean-Jacques lors de la plantation d'un « autre arbre », est l'occasion de marquer le passage de celui-ci à l'âge viril (« mon premier mouvement de vanité »). Notons enfin que le mot assume la fonction d'annoncer cet autre et véritable *aqueduc* qu'est le Pont du Gard, dont il sera question dans le livre VI.

dans le monde du travail et qu'elle était signalée par un extraordinaire dispositif phrastique mis en place à cet effet. Jusque là, donc, le héros pourra encore jouir d'un réel bonheur, un bonheur certes menacé mais toujours possible. Philippe Lejeune a tout à fait raison de souligner le caractère *transitoire* de cet «âge d'airain ».

«Nous fûmes presque inséparables tant à Bossey qu'à Genève», lisait-on dans une citation précédente. Cette phrase aussi simple que claire indique, par anticipation, que les liens d'amitié, qui se sont créés à Bossey entre Jean-Jacques et Abraham, ne s'effaceront pas facilement tant que les deux cousins vivront chez le père d'Abraham. Ce qui frappe en effet dans les premières pages de la seconde période genevoise, c'est que l'idée d'inséparabilité, mise en œuvre au stade antérieur, conserve toujours toute sa valeur. Il faut ajouter néanmoins que l'inséparabilité des deux enfants n'est plus guère inscrite, et c'est là un changement notable, dans une constellation de personnages doués d'affection ; le tout de l'espace familial (ou pseudo-familial, en ce que les Bernard ne sont, une fois de plus, qu'une famille substitutive) est pour ainsi dire fissuré, dans la mesure où ni l'oncle ni la tante ne s'occupent véritablement de l'éducation des enfants. La réciprocité affective, élément unificateur omniprésent jusqu'ici, n'est plus assurée dorénavant qu'à l'intérieur de l'union des enfants : « Mon oncle, homme de plaisir, ainsi que mon père, ne savait pas , comme lui se captiver par les devoirs, et prenait assez peu de soin de nous. Ma tante était une dévote un peu piétiste, qui aimait mieux chanter les psaumes que veiller à notre éducation. » Rien d'étonnant dès lors à ce que l'idée d'inséparabilité se trouve désormais liée à celle de *suffisance* :

Toujours *inséparables*, nous nous *suffisions* l'un à l'autre³⁴.

Nous avions *si peu besoin* de nous faire des camarades,

³⁴ O.C., I, p. 25.

que nous en négligions l'occasion³⁵.

L'amitié remplissait si bien nos cœurs, qu'il nous *suffisait* d'être *ensemble* pour que les plus simples goûts fassent nos délices³⁶.

A force de nous voir *inséparables* on y prit garde³⁷.

Remarquons, de surcroît, que la suffisance, voire l'autosuffisance de Jean-Jacques / Abraham se définit non seulement par rapport au couple parental, mais encore par rapport aux autres enfants que Rousseau désigne sous le nom de « polissons » :

(...) n'étant point tentés de fréquenter les polissons de notre âge, nous ne prîmes aucune des habitudes libertines que l'oisiveté nous pouvait inspirer³⁸.

(...) ce qu'il y avait d'assez heureux était que tous les amusements dont nous nous passionnions successivement nous tenaient ensemble occupés dans la maison, sans que nous fussions même tentés de descendre à la rue³⁹.

Quand nous allions nous promener nous regardions en passant leurs jeux (=les jeux des camarades) sans convoitise, sans songer même y prendre part⁴⁰.

Ce qui frappe dans la mise en scène de ces liens d'amitié exceptionnels, c'est qu'elle s'appuie sur l'opposition fondamentale entre le *dedans* et le *dehors* : les activités ludiques des enfants se déroulent à l'intérieur de la *maison*, tandis que les polissons

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *O.C.*, I, p. 26.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ *O.C.*, I, p. 25.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *O.C.*, I, p. 26.

tels qu'on les observe dans le texte semblent jouer exclusivement dans la *rue*. Il est intéressant de constater que le débordement vers l'espace extra-domestique est présenté comme un péril, tout comme la propension de Madame de Warens, dans le livre VI, à établir d'intenses rapports commerciaux avec le monde du marché⁴¹. L'espace extérieur, celui qui s'étend au-delà de la maison, est le lieu par excellence de la socialité : c'est là, tout d'abord, que se manifeste la violence de la société, comme le montre clairement la méchanceté des « petits coquins » dont les deux cousins sont victimes, méchanceté qui, d'ailleurs, présage les nombreuses agressions et persécutions subies par Jean-Jacques : « Sitôt que nous sortions nous n'entendions que *Barnâ bredanna* tout autour de nous. Il endurait cela plus tranquillement que moi. Je me fâchais, je voulus me battre ; c'était ce que les petits coquins demandaient. Je battis, je fus battu. Mon pauvre cousin (...) était faible, d'un coup de poing on le renversait. (...) nous n'osions plus sortir qu'aux heures où l'on était en classe, de peur d'être hués et suivis par les écoliers⁴². »

La maison, protégée contre la société extérieure environnante, est donc placée sous le signe du bonheur. Néanmoins l'espace domestique ne reste pas complètement à l'abri de la socialité ; celle-ci fait irruption dans celui-là sous la forme, par exemple, d'une inégalité d'ordre économique : « le petit revenu du bien de ma mère à partager entre (son) frère et (lui)⁴³ » ne suffisant pas pour pousser ses études, Jean-Jacques demeure chez son oncle et perd « son temps », malgré « une assez forte pension » payée en bonne et due forme. En revanche, Abraham est destiné « au génie ». La préférence accordée par son oncle à son propre fils crée, en effet, une situation d'inégalité qui ne peut plus être rééquilibrée comme au temps de Bossey : l'enseignement du dessin et des éléments d'Euclide mis en place

⁴¹ Voir notre étude sur l'idylle des Charmettes.

⁴² *O.C.*, I, p. 26.

⁴³ *O.C.*, I, p. 25.

avant tout pour son cousin, Jean-Jacques le reçoit seulement « par compagne ». Il y a là le début d'une irréparable dislocation de l'union amicale qui ne tardera pas à être consommée. Rousseau souligne du même coup la *différence* qui commence à se faire sentir entre les deux enfants : Jean-Jacques est « très petit », tandis que son cousin est « très grand » ; et la faiblesse de celui-ci contraste avec la « force horions » du héros. Sans doute pourrait-on ajouter à ces traits physiques différenciés l'apparition d'une instance décisive comme indice de la pénétration du social dans l'espace familial : la position syntaxique occupée par le *je* et l'emploi corrélatif du *on* sont à cet égard tout à fait révélateurs :

(...) en attendant qu'on résolût ce que l'on ferait de moi. (...)
Cependant on délibérait si l'on me ferait horloger, procureur,
ou ministre⁴⁴.

Toutefois, compte tenu de la plénitude qui caractérise l'amitié des deux cousins, compte tenu aussi d'une certaine compréhension dont témoignent les (faux) parents — Jean-Jacques et Abraham ne jouent-ils pas de « charmantes comédies que (leurs) pauvres bons parents (ont) la patience de voir et d'entendre » ? —, il est permis de penser que pour Jean-Jacques, le second espace pseudo-familial qu'est la maison de son oncle est encore et toujours le siège du bonheur. Nous sommes donc en présence du dernier éclat, du dernier rayonnement de la félicité enfantine, avant qu'elle ne disparaisse complètement avec le début de l'apprentissage, c'est-à-dire au moment même de la *sortie* définitive du héros hors de tout espace de caractère familial.

III. Désir et Tendresse

La période heureuse du second séjour à Genève se termine

⁴⁴ *Ibid.*

par un curieux passage qui a pour thème les amours de Jean-Jacques. Comment comprendre ce texte qui, en apparence, ne se situe pas au même plan que les précédents ? En fait, pour bien comprendre la signification de ces amours enfantines, il faut effectuer un détour qui nous conduit au *Discours sur l'origine de l'inégalité* et à l'*Essai sur l'origine des langues*. Nous sommes au seuil d'une nouvelle étape de la vie de Jean-Jacques. Le moment où il doit se détacher de la sphère familiale est imminent. L'entrée en apprentissage sera le signal même de ce détachement. Cette époque où la vie d'un individu ne peut plus désormais se restreindre aux limites étroites de la maison qui lui est propre correspond, dans la théorie de l'histoire de Rousseau, à celle qui voit la fin de la dispersion des familles.

L'état de nature dont il est question dans le *Second Discours* est caractérisé par la solitude fondamentale de l'homme de la nature, par son isolement au milieu des animaux. L'homme est privé de tout rapport — sauf la rencontre momentanée avec une femelle⁴⁵ que revendique le désir pulsionnel — avec ses semblables. En revanche, l'*Essai* met en scène « les premiers temps » où les hommes « n'avaient de société que celle de la famille⁴⁶ ». Il s'agit donc d'un âge où « l'établissement et la distinction des familles⁴⁷ » étant achevés, celles-ci se trouvent encore dispersées les unes par rapport aux autres. Dès lors, les liens proprement sociaux, y compris la relation d'amour reconnue comme telle, c'est-à-dire *distinguée* aussi bien du « désir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre⁴⁸ » que de l'affection filiale, se multiplient hors de l'espace domestique. C'est alors que Rousseau

⁴⁵ L'impensée patriarcale fait que l'homme de la nature ne peut être représenté autrement que comme un mâle ; c'est là un des aspects de la limite de la conception de la nature chez Rousseau.

⁴⁶ *Essai sur l'origine des langues*, édition critique procurée par Jean Starobinski, « folio », Gallimard, p.91.

⁴⁷ *Discours sur l'origine de l'inégalité*, O.C., III, p.167.

⁴⁸ *Op. cit.*, O.C., III, p.157.

imagine « les premiers rendez-vous des deux sexes » autour d'un puits :

Là se formèrent les premiers liens des familles ; là furent les premiers rendez-vous des deux sexes. Les jeunes filles venaient chercher de l'eau pour le ménage, les jeunes hommes venaient abreuver leurs troupeaux. Là des yeux accoutumés aux mêmes objets dès l'enfance commencèrent d'en voir de plus doux. Le cœur s'émut à ces nouveaux objets, un attrait inconnu le rendit moins sauvage, il sentit le plaisir de n'être pas seul. L'eau devint insensiblement plus nécessaire, le bétail eut soif plus souvent ; on arrivait en hâte et l'on partait à regret. Dans cet âge heureux où rien ne marquait les heures, rien n'obligeait à les compter ; le temps n'avait d'autre mesure que l'amusement et l'ennui. Sous de vieux chênes vainqueurs des ans une ardente jeunesse oubliait par degré sa férocité, on s'apprivoisait peu à peu les uns avec les autres ; en s'efforçant de se faire entendre on apprit à s'expliquer. Là se firent les premières fêtes, les pieds bondissaient de joie, le geste empressé ne suffisait plus, la voix l'accompagnait d'accents passionnés, le plaisir et le désir confondus ensemble se faisaient sentir à la fois. Là fut enfin le vrai berceau des peuples, et du pur cristal des fontaines sortirent les premiers feux de l'amour⁴⁹.

A cette page superbe de l'*Essai*, où Rousseau ne s'interdit pas de chanter le bonheur de la première rencontre des deux sexes qui se transforme spontanément en une *fête*, s'oppose, dans le *Discours*, une vision plutôt pessimiste de la même situation:

Un voisinage permanent ne peut manquer d'engendrer enfin quelque liaison entre diverses familles. De jeunes gens, de différents sexes, habitent des cabanes voisines ; le commerce passager que demande la nature en amène bientôt un autre non moins doux et plus permanent par la fréquentation mutuelle. On s'accoutume à considérer différents objets, et à faire des comparaisons ; on acquiert insensiblement des idées de mérite et de beauté qui produisent des sentiments de préférence. A force de se voir, on ne peut plus se passer de se voir encore.

⁴⁹ *Essai sur l'origine des langues*, pp.106-107.

Un sentiment tendre et doux s'insinue dans l'âme, et par la moindre opposition devient une fureur impétueuse : la jalousie s'éveille avec l'amour ; la discorde triomphe, et la plus douce des passions reçoit des sacrifices de sang humain⁵⁰.

Les deux citations mises en regard, on voit aisément, au-delà de la différence de ton et de perspective, qu'il s'agit au fond du même moment historique qui marque le début des relations interindividuelles situées hors de la famille. Au sentiment d'amour ancré jusqu'alors dans le groupe familial, ignorant par là même toute extension au-delà de l'espace domestique, s'en ajoute un autre de nature fort différente : le développement et l'intensification des fréquentations extra-familiales favorise la naissance d'un amour passionnel entraînant fatalement la jalousie. Ce qui retient ici notre attention, c'est le fait que l'amour passionnel, qui se sépare dorénavant des « plus doux sentiments qui soient connus des hommes », apparaît à l'orée du passage définitif à l'ordre social.

C'est conformément à ce modèle que Rousseau inscrit dans l'écriture autobiographique l'émergence de l'amour. Jean-Jacques est à la veille de connaître les dures conditions de l'état d'apprenti. Le *monde social* est là, prêt à s'emparer du jeune innocent. Et l'amour aussi. Toutefois, en ce qui concerne Jean-Jacques, ce sentiment nouveau prendra deux formes distinctes, voire opposées : amour-tendresse d'une part et amour-passion de l'autre. C'est la conséquence même, comme l'a montré Philippe Lejeune, du système binaire « amour vs désir » mis en place dans l'épisode des fessées : Jean-Jacques a appris en effet de Mlle Lamercier qu'il ne peut conserver son amour qu'au prix du renoncement au plaisir. Révéler la double structure de la sensibilité amoureuse du héros qui pointe à l'horizon à ce moment précis, telle est donc la fonction de l'ensemble narratif destiné aux amours de Jean-Jacques avec Mlle de Vulson et Mlle Goton, dans la mesure où il concrétise la division de l'amour

⁵⁰ *Discours sur l'origine de l'inégalité, O.C.*, p.169.

en désir et en tendresse, tout en spécifiant la nature des relations entretenues avec chacune des deux figures féminines. Rousseau écrit :

Je connais deux sortes d'amours très distincts, très réels, et qui n'ont presque rien de commun, quoique très vifs l'un et l'autre, et tous deux différents de la tendre amitié. Tout le cours de ma vie s'est partagé entre ces deux amours de si diverses natures, et je les ai même éprouvés tous deux à la fois. (...) J'aurais passé ma vie entière avec Mlle de Vulson sans songer à la quitter ; *mais en l'abordant ma joie était tranquille et n'allait pas à l'émotion*. Je l'aimais surtout en grande compagnie (...). J'avais des emportements, des saillies : j'étais transporté d'amour dans un cercle. *Tête-à-tête j'aurais été contraint, froid, peut-être ennuyé. Cependant je m'intéressais tendrement à elle, je souffrais quand elle était malade : j'aurais donné ma santé pour rétablir la sienne (...). Absent d'elle j'y pensais, elle me manquait ; présent, ses caresses m'étaient douces au cœur, non aux sens. J'étais impunément familier avec elle ; mon imagination ne me demandait que ce qu'elle m'accordait : cependant je n'aurais pu supporter de lui en voir faire autant à d'autres. Je l'aimais en frère ; mais j'en étais jaloux en amant.*

Je l'eusse été de Mlle Goton en Turc, *en furieux, en Tigre*, si j'avais seulement imaginé qu'elle pût faire à un autre le même traitement qu'elle m'accordait ; car cela même était une grâce qu'il fallait demander à genoux. *J'abordais Mlle de Vulson avec un plaisir très vif, mais sans trouble ; au lieu qu'en voyant seulement Mlle Goton, je ne voyais plus rien ; tous mes sens étaient bouleversés*. J'étais familier avec la première, sans avoir de familiarités ; au contraire, j'étais aussi tremblant qu'agité devant la seconde, même au fort des plus grandes familiarités. Je crois que si j'avais resté trop longtemps avec elle je n'aurais pu vivre ; les palpitations m'aurait étouffé⁵¹.

Qu'on lise avec attention les lignes massivement soulignées : tout le souci et tout l'effort de Rousseau consistent à distinguer les effusions de tendresse à l'égard de Mlle de Vulson d'avec l'irrésistible poussée du désir qui s'empare de l'adolescent face

⁵¹ O.C., I, pp. 27-28.

à Mlle Goton. « S'intéresser tendrement », les caresses « douces au cœur, et non aux sens », être « impunément familier » (c'est-à-dire, être familier sans éjaculer⁵²), une imagination qui « ne (lui) demand(e) que ce qu'elle (=Mlle de Vulson) lui accord(e)» (ce qui signifie l'absence de pratiques auto-affectives), ce sont autant d'expressions mises en œuvre pour cerner la réalité de l'amour-tendresse. Quant au désir proprement libidinal, qui pose apparemment moins de problèmes d'expression, Rousseau souligne la réaction convulsive qu'il suscite : trouble, bouleversement, tremblement.

Il est intéressant de constater qu'il s'agit là d'une expérience inaugurale en matière d'amour et que cette expérience bipolaire est comme le prototype de toute la série des rencontres amoureuses de Jean-Jacques. Là-dessus, la phrase de Rousseau est sans ambiguïté : « Tout le cours de ma vie s'est partagé entre ces deux amours de si diverses natures. » Cette remarque est précieuse en ce sens qu'elle permet de comprendre, entre autres, l'effet de miroir qui se crée entre le livre I et le livre VI par l'introduction simultanée, au sein de ce dernier, des deux sortes d'amours soigneusement différenciés que représentent respectivement Madame de Warens et Madame de Larnage. En effet, si l'amour pour Mlle de Vulson est très nettement comparable, par son aspect public, aussi bien que par son caractère asexué, tendre et affectueux, à celui qu'éprouvera le héros plus tard pour Madame de Warens, le rapport de celui-ci avec Mlle Goton, par son côté secret et par là même blâmable (*Goton tic tac Rousseau*), par tous les indices révélateurs du désir qui le nourrit, et aussi par le renversement des rôles masculin/féminin, préfigure celui qui s'instaure, à l'autre bout du récit, entre le héros et Madame de Larnage. Le côté « maîtresse

⁵² Philippe Lejeune, *Op. cit.*, p.135. Voir aussi Pierre-Paul Clément, *Jean-Jacques Rousseau, de l'éros coupable à l'éros glorieux*, Editions de la Baconnière, Neuchâtel, 1976, p.116.

d'école » de Mlle Goton correspond à l'attitude entreprenante⁵³ de la charmante partenaire de M. Dudding, pseudonyme inventé de toutes pièces par Jean-Jacques pour se masquer à lui-même son identité et pour *jouer* en toute sécurité le rôle de l'amant.

IV. L'ordre social et l'anéantissement du bonheur

1. Vol / Achat

Ainsi retrouvons-nous la phrase clef d'où nous sommes partis, la phrase qui marque cette rupture fondamentale qu'est le passage de Jean-Jacques de la cellule familiale au « vaste espace du monde⁵⁴ ». L'insertion du héros dans le monde social entraîne nécessairement des effets remarquables tant sur le plan moral que sur le plan des gestes et des pratiques. Les paragraphes qui précèdent tout autant que ceux qui suivent le dispositif de rupture, introduisent en effet des thèmes jusqu'alors complètement ignorés dont notamment celui de l'argent. On rappellera tout d'abord que d'entrée, le métier de procureur vers

⁵³ Dans l'épisode de Madame de Larnage, les relations amoureuses sont fondées uniquement sur le *désir* : « Près de Madame de Larnage au contraire, fier d'être homme et d'être heureux je me livrais à mes sens avec joie, avec confiance, je partageais l'impression que je faisais sur les siens (...). » (O.C., I, p. 254) Par ailleurs, c'est Madame de Larnage qui joue le rôle de l'homme dans l'échange amoureux en prenant l'initiative par des gestes concrets : « Voilà Madame de Larnage qui m'*entrepren*d (...). Elle interrompt brusquement ce silence *en passant un bras autour de mon cou*, et dans l'instant sa bouche parla trop clairement sur la mienne pour me laisser mon erreur. » (O.C., I, p.249 et p.252)

⁵⁴ Telle est l'expression utilisée au début du livre II pour désigner l'espace social dans lequel se déroulera désormais la vie aléatoire de Jean-Jacques, celui-ci étant privé de tout lien familial, constitué par là même en véritable *orphelin* à la recherche d'une identité sociale et, par conséquent, d'une *histoire*.

lequel Jean-Jacques est dirigé par son oncle est désigné sous le mot dévalorisant de « grapignan » qui « suggère fort bien l'âpreté au gain des procureurs du XVIII^e siècle⁵⁵ ». L'idée de l'argent trouve un écho plus directement évocateur dans les « espèces de médailles » qui, servant à Jean-Jacques et à ses camarades d'ordre de chevalerie, sont prises par le maître Ducommun pour de la fausse monnaie. Jean-Jacques a beau prétendre qu'il n'avait « nulle idée de la fausse monnaie » et qu'il savait « mieux comment se faisaient les as romains que [les] pièces de trois sous⁵⁶ », son geste est interprété comme celui d'un contrebandier, c'est-à-dire comme un geste inscrit dans le registre de l'économie et de la ruse. Le glissement du héros d'un monde à l'autre est d'ailleurs signalé par l'apparition des « goûts les plus vils » et de « la plus basse polissonnerie⁵⁷ » ; il attrape des vices qui apparaissent ici pour la première fois comme tels, et dont il n'avait pas la moindre idée tant qu'il restait dans l'enceinte étroite de la sphère familiale. Et il faut souligner que parmi ces vices, il en est un qui se trouve doté d'un développement narratif d'une exceptionnelle ampleur : le *vol*.

L'émergence du thème du vol est ici comme la conséquence naturelle de l'attention portée sur celui de l'argent. Entre les deux, le rapport d'exclusion réciproque est évident. Voler, en effet, signifie s'emparer de l'objet désiré sans passer par l'intermédiaire de l'argent : il s'agit, autrement dit, d'un acte d'appropriation qui met en relation directe le sujet désirant et l'objet désiré. « Voilà comment j'appris à convoiter en silence, à me cacher, à dissimuler, à mentir, et à *dérober*, enfin : fantaisie qui jusqu'alors ne m'était pas venue, et dont je n'ai pu depuis

⁵⁵ Rousseau, *Confessions*, dans les *Œuvres Complètes*, présentation et notes de Michel Launay, tome 1, col. « L'Intégrale », Seuil, p.131, note 44.

⁵⁶ *O.C.*, I, p. 31.

⁵⁷ *O.C.*, I, p. 30.

lors bien me guérir⁵⁸. » Telle est la phrase qui ouvre le paragraphe succédant à celui où, grâce au dispositif de rupture, s'exprime avec force l'idée de privation généralisée. Rousseau avoue ici sa *kleptomanie* qui revêt, en ce qui le concerne, l'importance d'un élément *structurant* aussi bien au niveau de la pensée consciente et / ou inconsciente, inséparable de la personnalité qui la vit, qu'au niveau de l'organisation du récit autobiographique. Nous aurons l'occasion d'y revenir longuement dans une étude consacrée à l'épisode du vin d'Arbois qui s'articule précisément autour de ce thème. Ce que je voudrais relever ici, ce sont avant tout les traits d'écriture qui caractérisent la manière dont sont exposés les vols commis par le jeune Jean-Jacques.

Dans les mini-récits qui relatent chacun la *fantaisie* du héros, l'intention du narrateur consiste à souligner l'absolue singularité de son acte de voler. Chaque fois, il met l'accent sur ce qui ne constitue pas en propre le vol tel qu'il est frappé d'interdit dans l'ordre social. Ainsi, d'abord, dans l'anecdote des asperges, ce qui différencie le geste de Jean-Jacques est le motif qui en est l'origine : « mon premier vol fut une affaire de complaisance (...) mon seul motif était de complaire à celui qui me la faisait faire⁵⁹. » Le vol est là comme pour combler le trou laissé par la disparition des liens d'amitié avec son cousin ; il n'est point commandé par un quelconque désir de l'objet volé.

Cependant, il arrive naturellement que Jean-Jacques passe à l'acte de voler sous l'impérieuse poussée d'un désir. Celui-ci se manifeste surtout au contact du « comestible », ce qui n'a rien d'étonnant étant donné la situation du héros « privé de tout ». L'épisode de la chasse aux pommes, raconté sur un ton humoristique afin de souligner l'écart psychologique qui sépare l'écrivain du petit garçon chapardeur, est à cet égard l'exemple même qui montre l'adhésion toute enfantine de Jean-Jacques à sa propre sensualité. Jean-Jacques est tout entier à l'objet qu'il

⁵⁸ O.C., I, p. 32.

⁵⁹ *Ibid.*

convoite au point qu'il est tout à fait incapable de *prévoir* que la pomme fendue peut le dénoncer à son redoutable maître. Effet anodin certes, mais qui renvoie, là encore, d'une certaine manière, au système anthropologique de Rousseau. Il convient en effet de prêter attention à des indices déposés dans le texte et qui nous aident à comprendre la raison pour laquelle l'insertion d'un tel épisode est sollicitée ; on ne se laissera pas duper par son apparente naïveté. Ce qui me paraît important, c'est que l'intention de Rousseau va, au-delà du simple souci de marquer la distance sociale qui sépare celui qui est puni d'une *chasse* aux pommes de celui qui aime la *chasse* (inutile de préciser que le mot *chasse* fonctionne ici comme un indice social discriminatoire), jusqu'à souligner que le héros n'est habité par aucun sentiment réel de culpabilité :

Bientôt à force d'essayer de mauvais traitements, j'y devins moins sensible ; ils me parurent enfin une sorte de compensation du vol, qui me mettait en droit de le continuer. (...) Je trouvais que voler et être battu allaient ensemble, et qu'en remplissant la partie de cet état qui dépendait de moi, je pouvais laisser le soin de l'autre à mon maître. Sur cette idée, je me mis à voler plus tranquillement qu'auparavant⁶⁰.

L'absence de culpabilité face à l'acte de voler, le défaut d'une prise de conscience concernant la frontière du bien et du mal, voilà un indice précieux en ce qu'il montre qu'il s'agit, au fond, du geste bien innocent d'un être en attente d'un procès de socialisation, semblable à un enfant dont le surmoi n'est pas encore formé.

Avec l'épisode suivant, l'objet convoité change de nature ; la nourriture fait place à des instruments de travail qui appartiennent au maître aussi bien qu'à ses œuvres, mais le but poursuivi et la stratégie utilisée sont toujours les mêmes : Rousseau entend accentuer la nature particulière de son vol, en attirant l'attention du lecteur cette fois sur son aspect non mercantile. Il est

⁶⁰ O.C., I, p. 34.

remarquable en effet que l'apprenti ne soit nullement fasciné par ce qui est doté d'une valeur marchande : « petits bijoux », « pièces de prix », « monnaie » ; il l'est, en revanche, par des « bagatelles » qui, une fois possédées, le transportent de joie : « Je croyais, écrit Rousseau avec une certaine émotion, voler le talent avec ses productions⁶¹ ». La visée du narrateur apparaît ici double : tout en affirmant qu'il ne sentait en lui aucune espèce de résistance morale (Jean-Jacques est encore en deçà de la connaissance du mal), il s'arroge le droit de se singulariser en avançant sa totale indifférence au signe monétaire : « une feuille de beau papier à dessiner me tentait plus que l'argent pour en payer une rame⁶². » L'argent, véritable repoussoir du vol, se trouve alors associé à toute une série d'images sombres et effrayantes (prison, potence, etc.) qui en éloignent Jean-Jacques, tandis que ses actes peu recommandables s'expriment simplement par un vocabulaire dont l'effet d'atténuation est évident tel que « tours », « espiègleries ». Jean-Jacques n'est pas un « voleur en forme », c'est le moins qu'on puisse dire.

Dans ces conditions, il n'est guère étonnant de voir Rousseau procéder à une réflexion soutenue non seulement sur l'argent mais encore sur l'*achat* que celui-ci entraîne nécessairement et qui, à lui seul, en détermine l'intérêt, réflexion d'ailleurs mêlée d'éléments constitutifs d'une sorte d'autoportrait, prolongeant, sur un mode plus critique que narratif, la série des mini-récits centrés sur le thème du vol. Citons à titre indicatif un des passages qui semblent être les plus significatifs :

Ajoutez qu'aucun de mes goûts dominants ne consiste en choses qui s'achètent. (...) Des femmes à prix d'argent perdraient pour moi tous leurs charmes ; je doute même s'il serait en moi d'en profiter. Il en est ainsi de tous les plaisirs à ma portée : (...).

Jamais l'argent ne me parut une chose aussi précieuse

⁶¹ O.C., I, p. 35.

⁶² O.C., I, p. 36.

qu'on la trouve. Bien plus ; il ne m'a même jamais paru fort commode ; il n'est bon à rien par lui-même ; il faut le transformer pour en jouir ; il faut acheter, marchander, souvent être dupe, bien payer, être mal servi⁶³.

Parvenu à ce point de l'analyse, nous sommes tout naturellement amenés à nous interroger sur l'effet recherché par l'écrivain à travers cette stratégie de l'aveu (puisqu'il s'agit bien d'un aveu qui est celui de sa kleptomanie). Ce qui constitue la caractéristique essentielle de cette longue séquence (7 pages sur 44 dans l'édition de la Pléiade), c'est le fait que l'aveu du penchant kleptomane n'apparaît que dans une vaste orchestration de paroles narratives et de réflexions commentatives qui prend pour cible l'opposition fondamentale du *vol* et de l'*achat*. L'argent et l'achat rabaissés dans le système axiologique de la personnalité rousseauiste, le vol gagne paradoxalement sinon une valeur légale du moins une sorte de légitimité ; il témoigne de la persistance ou de la préservation de la nature au sein même de la société dont le fonctionnement, à un stade avancé de la civilisation, n'est absolument pas concevable sans la force médiatrice de l'argent. On ne peut évidemment pas confondre Rousseau avec l'auteur de *La Philosophie dans le boudoir* où dans un monde à l'envers de « Français, encore un effort si vous voulez être républicains », le vol, à côté d'autres vices, se dote d'une valeur véritablement positive. Pour le citoyen de Genève, au contraire, il va sans dire que le vol, en tant qu'élément de l'ordre naturel, ou plutôt en tant qu'émanation *déplacée* de l'acte d'appropriation naturel, doit être dialectiquement dépassé dans l'ordre social. Pourtant, dans le récit autobiographique, le geste illicite de l'apprenti, au lieu d'être discrédité purement et simplement, remplit *obliquement*, si j'ose dire, la fonction accusatrice d'un ordre social fondé sur la violence et, cela revient peut-être au même, sur l'économie monétaire :

⁶³ O.C., I, pp. 36-37.

Je suis moins tenté de l'argent que des choses, parce qu'entre l'argent et la possession désirée il y a toujours un intermédiaire, au lieu qu'entre la chose et sa jouissance il n'y en a point. Je vois la chose, elle me tente ; si je ne vois que le moyen de l'acquérir, il ne me tente pas. J'ai donc été *fripon*, et quelquefois je le suis encore de bagatelles qui me tentent et que j'aime mieux prendre que demander. Mais, petit ou grand, je ne me souviens pas d'avoir pris de ma vie un liard à personne (...)⁶⁴.

Etre fripon, c'est bien sûr être voleur, mais sans subir la gravité de la signification accolée à ce vocable, c'est-à-dire sans être attaché à l'idée intolérable d'une main qui s'empare d'une somme d'argent. Il semble que ce soit seulement dans ces conditions-là que Jean-Jacques accepte de se présenter comme un individu ayant « ce honteux penchant ». Car celui-ci désigne non pas tellement le défaut de la personne qui y succombe, mais bien davantage celui de l'état social qui en est la condition d'existence. C'est pourquoi « dans un état *égal* et *tranquille*, où tout ce qu'ils voient est à *leur portée* » (qu'on prête attention aux mots soulignés qui font partie de l'arsenal des moyens lexicaux mis en œuvre, en particulier, dans le *Second Discours*, pour évoquer l'état de nature), les laquais et les apprentis ne seront plus ce qu'ils sont dans leur environnement social habituel. Espoir d'une société plus harmonieuse dont on ne voit pas pour le moment comment elle peut devenir un jour une réalité ? Ou nostalgie d'une communauté familiale où, bien évidemment, toute prise de possession est autorisée sans être affectée du nom diffamatoire de vol ? Il faut se rappeler, en tout cas, que dans les pages qui *précèdent* le dispositif de rupture, il n'est nullement question de vol, comme si chacun se livrait allégrement à ses actes d'appropriation sans courir pour autant le risque d'être appelé « voleur ». C'est dire que l'ordre familial est placé sous le signe de la nature.

⁶⁴ O.C., I, p. 38.

2. La lecture

Le thème de la lecture est présent dès le début du livre I. Nous l'avons remarqué, lorsque nous avons examiné la première période genevoise. La lecture apparaissait alors comme indissociablement liée au thème de la voix. Je pense évidemment à cette scène où le père et le fils s'adonnent jusqu'à l'aurore au plaisir pleinement partagé de la lecture romanesque. Il s'agit là, il faut le souligner encore une fois, d'une expérience vocale trans-individuelle qui réunit les deux êtres dans le même sentiment de bien-être et de bonheur. Tout se passe en effet comme si la voix vive qui soutient l'acte de lire et la communauté qui en résulte étaient des conditions indispensables à la joie émanant des pages lues. Après les romans qui proviennent de la bibliothèque de sa mère, Jean-Jacques se passionne pour une toute autre catégorie de livres : ce sont des ouvrages de morale qui avaient appartenu à son grand-père maternel. De la fiction à la vertu grecque ou romaine, le passage paraît sans heurt, mais ce n'est qu'un effet de surface. En fait, les deux sortes de lectures sont là, comme le remarque Philippe Lejeune⁶⁵, pour signifier la brutale et irréductible contradiction des deux tendances psychologiques qu'elles supposent, contradiction originaire de toutes celles qui ponctueront le récit des *Confessions*. Cela dit, on ne manquera pas de souligner qu'il n'y a pas de différence entre les deux modèles de lecture quant à leur modalité effective. Dans l'un comme dans l'autre, ce qui semble constituer le nœud de la pratique lectorale est l'*oralité* et la *communauté* de celui qui lit et de celui qui écoute. L'union entre le père et le fils solidement établie dans et par la voix n'est point affectée par le changement qui s'opère au niveau du choix des livres : ceux qui relèvent de la morale sont « transportés dans le cabinet de

⁶⁵ Philippe Lejeune, *Op. cit.*, p.106.

[son] père », et Jean-Jacques de les lui lire « tous les jours durant son travail⁶⁶ ». La lecture, à cette phase de l'évolution personnelle du héros, est une pratique heureuse en ce qu'elle est essentiellement orale et familiale. De plus, elle *se confond* avec le travail qui, par là même, devient également une source de plaisir. Elle n'a pas encore pris l'allure d'un dédommagement qui console d'une lamentable besogne.

En revanche, celle dont il va être question dans l'univers social, caractérisé, on l'a vu, à la fois par la violence humaine et par l'incontournable puissance de l'argent, se présente sous un jour fort différent.

On notera tout d'abord que la lecture, dans cette réapparition tardive, se trouve dotée du statut d'une *substitution*. Elle est là à la place de quelque chose d'autre. Il est clair, en effet, qu'au niveau de l'agencement thématique, la lecture succède au vol. « Tout entier à mon nouveau goût, écrit Rousseau, je ne faisais plus que lire, je ne volais plus. (...) Le cœur me battait d'impatience de feuilleter le nouveau livre que j'avais dans la poche ; je le tirais aussitôt que j'étais seul et ne songeais plus à fouiller le cabinet de mon maître. » Éléments commutatifs d'un même paradigme, le vol et la lecture remplissent donc une fonction analogue. Les deux verbes mis en regard « feuilleter » et « fouiller », dans leur ressemblance phonique, soulignent la parenté des deux actes qui n'ont en apparence rien de commun. Si le vol est, comme nous l'avons vu, une réaction, voire une réponse à l'ordre social injuste où certains actes d'appropriation sont frappés d'interdit, la lecture aussi en est une dans la mesure où elle intervient pour dissiper l'ennui éprouvé au sein du monde social. Jean-Jacques s'ennuie d'abord des « amusements de [ses] camarades » et, finalement, « rebuté du travail », s'ennuie de « tout ». Et c'est alors que le goût pour les livres fait retour à la surface pour tourner bientôt en fureur.

Dès lors, à l'opposé de la lecture heureuse de l'enfance, celle

⁶⁶ O.C., I, p. 9.

que pratique le jeune Jean-Jacques pour se désennuyer apparaît comme une activité solitaire et silencieuse ; et radicalement disjointe du travail. Rien n'est plus significatif à cet égard que cet énoncé qui, en énumérant les lieux de la lecture et en évoquant les réactions de son maître à la rage de lire de l'apprenti, met en relief l'étrange caractère de son rapport aux livres :

Je lisais à l'établi, je lisais en allant faire mes messages, je lisais à la garde-robe et m'y oubliais des heures entières, la tête me tournait de la lecture, je ne faisais plus que lire. Mon maître m'épiait, me surprenait, me battait, me prenait mes livres. Que de volumes furent déchirés, brûlés, jetés par les fenêtres⁶⁷!

Jean-Jacques lit en cachette pendant le travail et, par conséquent, au détriment des tâches qui lui sont attribuées. Les heures qu'il passe pour la lecture, ce sont autant d'heures prises sur la besogne. D'où la surveillance et la violence exercées par le maître envers celui qui se livre à des lectures *dérobées*. L'apprenti *vole* pour ainsi dire à son maître la lecture ou, plus exactement, le temps de la lecture. La lecture est donc une espèce de vol, ce qui confirme ce que nous avons dit plus haut au sujet de la parenté paradigmatique des deux thèmes. On ne saurait mieux exprimer l'opposition qui devient ici tout à fait manifeste entre lire et travailler.

Remarquons, enfin, que l'aspect solitaire et silencieux de la lecture, sous-jacent dans ses modalités qui esquivent l'œil vigilant du guetteur, est indiqué en dernier ressort par l'évocation de la « garde-robe », ce petit espace où l'on plaçait autrefois une chaise percée. Tout comme le précepteur des enfants de Monsieur de Mably qui s'enfermera dans son « petit particulier » pour y goûter tour à tour quelques pages de roman et sa « chère petite brioche » achetée au prix d'un effort inouï, Jean-Jacques se cloître ici dans les lieux d'aisance. Mais ce qu'il faut voir

⁶⁷ O.C., I, p. 39.

au-delà de cette similitude des conditions *locales* où s'opère la plongée dans le monde livresque, c'est le fait que les livres dévorés avec avidité à la garde-robe comme dans sa chambre constituent « le supplément de la société » qui manque au jeune Jean-Jacques.

La lecture qui, devenue silencieuse, n'est plus inscrite dans aucune espèce de communauté, révèle donc un grand désert d'hommes qui s'installe autour du héros :

Dégoûté de tout ce qui était à *ma portée*, et sentant trop *loin de moi* tout ce qui m'aurait tenté, je ne voyais rien de possible qui pût flatter mon cœur⁶⁸.

Cet amour des objets imaginaires et cette facilité de m'en occuper achevèrent de me dégoûter de *tout ce qui m'entourait*, et déterminèrent ce goût pour la solitude⁶⁹...

J'atteignis ainsi ma seizième année, inquiet, mécontent de tout et de moi, sans goûts de mon état, sans plaisirs de mon âge, dévoré de désirs dont j'ignorais l'objet, pleurant sans sujets de larmes, soupirant sans savoir de quoi ; enfin caressant tendrement mes chimères, faute de rien voir *autour de moi* qui les valût⁷⁰.

Qu'on prête une attention particulière aux mots mis en italique qui font partie du vocabulaire de la *proximité* et qui constituaient, rappelons-le, le fondement lexical du sentiment de bonheur. Il est remarquable que Rousseau ait recours aux mêmes mots pour représenter cette fois l'exact contraire de ce à quoi ils semblaient être destinés initialement. L'effet de renversement est ici total et radical.

Dès lors, tout est prêt pour la fuite de Jean-Jacques hors de la ville natale qui lui est devenue hostile et invivable. D'une part,

⁶⁸ O.C., I, pp. 40-41.

⁶⁹ O.C., I, p. 41.

⁷⁰ *Ibid.*

interminable suite de malheurs. C'est pourquoi dans la seconde partie des *Confessions*, qui retrace surtout la naissance et le parcours d'un écrivain, s'énonce plusieurs fois répété le projet de « quitter tout à fait la littérature⁷¹ ». Faut-il rappeler à cet égard que « le désir d'abandonner le métier d'écrivain (...) correspond sur le plan social à la nostalgie d'une société d'avant l'écriture⁷² » ?

En effet, Rousseau, qui est parvenu, à travers ses réflexions sur la généalogie des rapports sociaux longuement développées dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, à la vision d'un état de nature où « toutes choses marchent d'une manière si uniforme, et où la face de la Terre n'est point sujette à ces changements brusques et continuels », ne cesse d'évoquer au fil des pages le rêve d'une vie retirée, écartée de toute la complexité des rapports sociaux. Et c'est un tel rêve, au demeurant, qui nous est proposé à l'extrême fin du livre I :

Avant de m'abandonner à la fatalité de ma destinée, qu'on me permette de tourner un moment les yeux sur celle qui m'attendait *naturellement*, si j'étais tombé dans les mains d'un meilleur maître⁷³.

C'est ainsi que commence le court récit de ce qui se serait produit dans les conditions de vie conformes à la Nature. Remarquons bien que l'adverbe « naturellement » signifie ici quelque chose comme « si ma vie ne s'était pas dévoyée du chemin de la Nature ». D'où l'emploi généralisé du conditionnel dans tout le paragraphe. On peut dès lors s'interroger sur les traits caractéristiques qui constituent la vie imaginée et rêvée de

⁷¹ O.C., I, p. 514.

⁷² Jean-Marie Goulemot, « Rousseau et les figures de l'intellectuel », dans *Saggi et Ricerche di letteratura francese*, Vol. XXVIII nuova serie, Bulzoni editore, Roma, 1989.

⁷³ O.C., I, p. 43.

bonheur et plénitude dans l'espace circonscrit de la famille, et d'autre part, désir insatisfait et privations dans le monde du travail qui se trouve au-delà de la sphère familiale. L'entrée définitive du héros dans « le vaste espace du monde », qui est comme le point de départ de toute l'avancée du récit autobiographique, apparaîtra comme la conséquence ultime de son passage d'un ordre à l'autre et, plus profondément, de l'éclatement du cadre familial qui provoque ce passage même.

Notons enfin qu'à la veille de ce moment de *crise*, Rousseau éprouve le besoin de marquer la nature corruptrice de la société à travers l'altération des rapports entre lui et son cousin. Séparés l'un de l'autre depuis le début de l'apprentissage de Jean-Jacques, les deux adolescents ne se rencontrent plus guère : « (...) mais insensiblement, écrit Rousseau, chacun prit d'autres habitudes, et nous nous vîmes plus rarement. » Et les inégalités et les différences de s'accroître pour consommer finalement la rupture. L'écart qui sépare « l'enfant de St. Gervais » du « garçon du haut » paraît désormais irréductible et il est donné, soulignons-le, comme raison suffisante de leur renoncement réciproque et simultané à toute forme de relations : « Nous ne nous sommes jamais écrit ni revus (...) »

V. Rêve d'une vie sans événements : autobiographie impossible

Nous arrivons ainsi au terme du livre I des *Confessions*. Jean-Jacques vient d'effectuer un geste décisif qui le rejette hors de son lieu d'origine. Il en résultera une longue chaîne de faits et d'événements que Rousseau qualifie le plus souvent de « malheureux ». Et parmi ceux-ci figure en premier lieu la conquête de l'état d'auteur d'où part d'ailleurs toute l'énonciation littéraire des *Confessions*. On sait que le moment où, à l'instigation de cet homme de lettres exemplaire qu'est Diderot, il passe à la littérature par la rédaction du *Discours sur les sciences et les arts*, est celui d'un *égarement* qui l'a enfoncé dans une

Jean-Jacques.

Tout d'abord, on remarquera que cette vie fictive se déroule entièrement dans la clôture d'un espace réduit lié à « l'état tranquille et obscur d'un bon artisan ». Le terme « état », sur le double sens (civil et physique) duquel semble jouer Rousseau, et ses formes substitutives massivement utilisés, tout se passe comme si la totalité de la vie imaginaire du héros *s'immobilisait* dans sa « sphère » initiale :

Cet *état*, assez lucratif pour donner une subsistance aisée, et pas assez pour mener à la fortune, eût *borné* mon ambition pour le reste de mes jours, et me laissant un loisir honnête pour cultiver des goûts modérés, il m'eût *contenu* dans ma *sphère* sans m'offrir *aucun moyen d'en sortir*⁷⁴.

Quelle que soit la nature des mots ou du groupe de mots soulignés, ceux-ci organisés en un champ sémantique commun contribuent à figurer un espace fermé doté d'une stabilité rassurante. Dans le choix (qui ne dépendait point finalement du sujet) d'une telle existence dépourvue d'accidents notables, rien ne semble se passer, sinon quelques événements prévisibles constituant de simples moments charnières de la vie. Il n'y a donc rien à raconter dans la vie telle que Rousseau l'aurait souhaitée. D'où ce récit minimal d'une simplicité exemplaire qui projette l'utopie d'une autobiographie impossible :

J'aurais passé dans le sein de ma religion, de ma patrie, de ma famille et de mes amis, une *vie paisible et douce*, telle qu'il fallait à mon caractère, dans l'*uniformité* d'un travail de mon goût, et d'une société selon mon cœur. J'aurais été bon chrétien, bon citoyen, bon père de famille, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toute chose. J'aurais aimé mon *état* ; je l'aurais honoré peut-être, et après avoir passé une *vie obscure et simple*, mais *égale et douce*, je serais mort *paisiblement* dans

⁷⁴ *Ibid.*

le sein des miens⁷⁵.

Le mot « sein » répété aux deux bouts du texte cité confirme l'enfermement des actes fondamentaux de la vie dans un espace fermé et restreint qui correspond en fin de compte à celui de la famille. Mais ce qui doit retenir notre attention par-dessus tout, c'est le caractère non-accidenté de la durée vécue dans la clôture familiale. Il est exprimé, on l'aura remarqué, avec une insistance toute particulière à l'aide d'un lexique (mots soulignés) qu'on retrouve dans la représentation de l'état de nature aussi bien que dans toutes les évocations du bonheur, que ce soit dans les écrits autobiographiques ou dans *La Nouvelle Héloïse*. Il convient de rappeler aussi que Rousseau parlait, dans le passage du *Second Discours* où il est question de « la véritable jeunesse du monde » en tant que « société commencée » constituant un « juste milieu entre l'indolence de l'état primitif et la pétulante activité de notre amour propre », des « douceurs d'un commerce indépendant⁷⁶ » dont continuent à jouir les hommes encore « épars » n'ayant « de société que celle de la famille⁷⁷ ».

Tout se passe donc comme si la sortie forcée de Jean-Jacques hors de l'enceinte familiale constituait la condition d'existence de toute la matière narrative des *Confessions*. Il aurait échangé volontiers sa vie d'écrivain émaillée de « misères » avec l'existence *médiocre* et sans histoire d'un homme cloîtré dans la sphère familiale. C'est ce que, du moins, laisse sous-entendre la fin du livre I.

Il est temps de tirer une conclusion de l'ensemble des réflexions précédentes. En parcourant d'un bout à l'autre le livre I des *Confessions*, nous avons pu constater qu'il était admirablement

⁷⁵ O.C., I, pp. 43-44.

⁷⁶ O.C., III, p. 171.

⁷⁷ *Essai sur l'origine des langues*, édition procurée par Jean Starobinski, col. « folio / essai », p. 91.

structuré en fonction de l'idée centrale de l'éclatement de la communauté familiale, autour de laquelle se distribuèrent et s'agencèrent un certain nombre de thèmes majeurs. Il s'agit là de montrer les origines et les conditions d'apparition d'un individu porteur d'une *histoire*. C'est donc véritablement le moment d'une crise d'existence qui est mis en scène dans et par le texte. Celui-ci, par voie de conséquence, apparaît, au niveau du tissu narratif, comme fissuré par un dispositif d'écriture qui représente un bouleversement total qu'entraîne le passage du héros d'un dedans intime et harmonieux à un dehors social marqué par la disparition définitive du sentiment de bonheur. L'expression d'une crise a trouvé là, pourrait-on dire, un outil parfaitement adéquat.

Akira Mizubayashi